

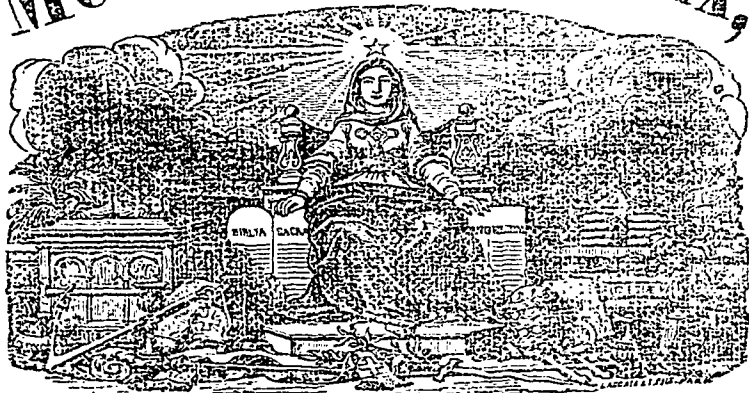
## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a essayé d'obtenir la meilleure copie originale. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input type="checkbox"/>            | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination irrégulière.   |

# Mélanges Religieux,



RESPICE STELLAM; VOCA MARIAM.

Recueil périodique.

VOL. 3.

MONTREAL, 3 AVRIL 1842.

No. 14.

## RAISON DU CATHOLICISME.

Voici qu'il nous revient en mémoire un écrit que nous sommes coupables de n'avoir pas plutôt fait connoître à nos lecteurs : un écrit qui n'est ni un livre, ni un journal, ni un poème, ni un discours, ni un système, ni une correspondance, ni des impressions, ni des mémoires ; à présent que chacun veut faire son livre, éditer son article, rimier son poème, écrire son discours, enseigner son système, publier sa correspondance, redire ses impressions, rédiger ses mémoires. C'est moins que tout cela peut-être, et peut-être mieux que tout cela : c'est un aperçu profond, c'est le coup-d'œil puissant d'un homme de génie sur des lieux, sur des choses, sur des institutions qui nous importent infiniment, desquelles dépendent réellement, essentiellement les destinées du monde. Nous voulons parler d'une lettre (le titre n'est pas prétentieux) du R. P. Lacordaire sur le St-Siège, dans laquelle l'illustre orateur entre dans des considérations philosophiques et religieuses sur le divin établissement, sur l'organisme, si l'on peut ainsi parler, de l'Eglise romaine, pour en faire admirer la beauté, la sagesse, la puissance providentielles : et la justifier des accusations portées contre elle dans ces derniers temps : c'est là une noble entreprise assurément.

O

Quelques personnes nous reprochent d'être trop sérieux, de fatiguer nos lecteurs de matières trop abstraites, de ne pas donner à notre publication assez d'actualité, pour parler le langage du jour. Elles voudraient que nous les occupassions d'objets plus présents, d'intérêts plus immédiatement pratiques, etc. sans se souvenir peut-être être assez que la nature même des *Mélanges Religieux* ne nous permet pas de faire droit à certaines demandes. Aujourd'hui du moins nous espérons qu'on n'accusera pas notre extrait de manquer d'intérêt, d'actualité. Car nous supposons qu'on ne nous demande pas d'être intéressans à la façon de certaines feuilles dont l'amusement est le seul objet et la frivolité l'unique caractère : on n'exige pas que les questions religieuses, scientifiques, littéraires, morales ou politiques qui nous occupent exclusivement, soient traitées avec la légèreté de ton et de pensée, que l'on voit dans tant de publications de l'époque, et que le manque de conviction chez leurs auteurs peut seul expliquer. Nous parlons à des gens sérieux, de choses très-sérieuses, et nous en parlons avec une parfaite conviction : nous ne pouvons donc donner à nos paroles l'intérêt, peu regrettable d'ailleurs, des discussions de partis politiques, voire du roman et de l'anecdote. On nous saura donc gré d'estimer assez nos lecteurs pour leur donner, au lieu de misérables inutilités, de nobles et de religieuses paroles comme celles que renfermeront ces extraits successifs.

Et d'abord, voici comme le R. P. Lacordaire débute dans sa lettre sur le St. Siège.

“ Je ne vous parlerai pas, mon cher ami, des édifices et des champs de Rome. Mon âme est troublée d'une vision où ces splendeurs terrestres ne sont que l'ombre d'une autre beauté. Rome m'apparaît dans ses apôtres, dans ce pêcheur d'un lac de Galilée qui s'en vint un jour loger au pied du Viminal, n'apportant avec lui qu'une parole qui avait été dite en son petit pays par un homme crucifié : *Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église.*”

Puis après avoir démontré que l'unité est la forme nécessaire de l'être du vrai, du beau dans tous les ordres possibles, il nous en fait admirer les merveilles dans l'Église catholique, qui reçut de J. C. son chef une unité de vie, d'intelligence et d'amours ces trois puissances de l'humanité. “ Alors au sein des divisions infinies de races, de peuples, de langues, de mœurs, de soleil, d'idées ; au milieu des ténèbres passionnées de la volupté et de l'orgueil ces éternels ennemis de l'unité ; en ce monde enfin, l'on vit se former un peuple qui n'avait pour limites ni les rivières ni les montagnes, qui d'un bout de l'univers à l'autre, non seulement reconnaissait les mêmes lois et les mêmes magistrats, mais nourrissait les mêmes pensées et les mêmes volontés, plus unî par un acte de choix constamment renouvelé, que ne le sont les nations par la nécessité. Alors le septentrion s'inclina vers le midi, et l'orient dit à l'occident : Je sais qui vous êtes. Le pauvre s'assit à côté du riche sans l'offenser ; le philosophe fut enseigné par l'artisan, et ne s'étonna pas d'avoir moins de sagesse que lui ; le petit aima le grand, et le grand aima le petit ; l'homme civilisé essaya les pleurs du sauvage : il se trouva des amis

pour toutes les misères, et des misères pour rassasier l'amour ; les vierges naquirent, les solitaires devinrent des peuples ; il y eut des martyrs plus puissans que les rois ; la force tomba au-dessous de la faiblesse ; l'esclave fut libre sans avoir demandé sa liberté, et il fut connu dans tout l'univers qu'il n'y avait qu'une foi, qu'un baptême et qu'un Seigneur. L'Eglise catholique était au monde.<sup>2</sup>

Mais le moyen de maintenir et de perpétuer cette œuvre, si dénuée, en apparence, des conditions ordinaires de l'existence ? « Comment placer au milieu du monde, pour y être le chef d'une religion unique et d'une société répandue partout, un homme sans défense, un vieillard, qui sera d'autant plus menacé que l'accroissement de l'Eglise dans l'univers augmentera la jalousie des princes et la haine de ses ennemis ? Comment, attacher le sort de la religion à une seule tête, que le premier soldat venu peut couper, ou qu'une caresse d'empereur peut séduire ? Comment sauver cette tête précieuse de tant de passions qui doivent s'amasser contre elle, de l'impiété, du schisme, de l'hérésie, des guerres, de la vicissitude infinie des empires et des opinions, enfin de ce hasard de l'avenir qui un jour ou l'autre détruit tout ? Que sont devenus les patriarches de Constantinople, les métropolitains de Moscou, les califes Musulmans ? Ceux qui réfléchiront à cette difficulté avec la seule connaissance des hommes et des affaires de leur temps, la trouveront considérable, et ceux qui l'examineront à la lumière de l'histoire seront étonnés qu'elle ait été vaincue. Elle l'a été pourtant. Ce vicair de Dieu, ce pontife suprême de l'Eglise catholique, ce père des rois et des peuples, ce successeur du pêcheur Pierre, il vit, il élève entre les hommes son front chargé d'une triple couronne et du poids sacré de dix-huit siècles ; les ambassadeurs des nations sont à sa cour ; il envoie ses ministres à toute créature et jusqu'en des lieux qui n'ont pas encore de nom. Quand des fenêtres de son palais il laisse errer ses regards, sa vue découvre l'horizon le plus illustre qui soit au monde, la terre foulée par les Romains, la ville qu'ils avaient bâtie des dépouilles de l'univers, le centre des choses sous leurs deux formes principales, la matière et l'esprit ; où tous les peuples ont passé, où toutes les gloires sont venues, où toutes les imaginations cultivées ont fait au moins de loin un pèlerinage ; le tombeau des martyrs et des apôtres, le concile de tous les souvenirs, Rome ! Et quand le pontife étend ses mains pour la bénir conjointement avec le monde qui en est inséparable, il peut se rendre un témoignage qu'aucun souverain ne se rendra jamais, c'est qu'il n'a ni bâti, ni conquis, ni reçu sa ville, mais qu'il en est la vie intime et persévérante, qu'il est en elle comme le sang dans le cœur de l'homme. »

Et combien est encore admirable ce ravissant tableau de la campagne romaine de *l'agro romano* : Rome est bâtie à peu près au milieu de la presqu'île italique, plus au midi qu'au nord, et en revanche plus à l'occident qu'à l'orient. Elle est assise sur quelques collines séparées par des ravins plutôt que par des vallées, au bord du Tibre, fleuve jaune et grave qui roule lentement ses eaux entre ses rivages sans verdure. A cinq ou six lieues à l'orient s'étend comme une ligne sombre la chaîne des Apennins ; à quatre ou cinq lieues vers l'Occident, on aperçoit de quelques points élevés la ligne blanche et brillante de la Méditerranée ; au nord s'élève une montagne iso-

lée qu'on appelle le Soracte, et qui se tient là comme un géant à l'entrée de la plaine ; au midi ce sont les collines où se dessinent Castel-Gandolfo, Marino, Frascati et le Colonna. Entre ces quatre horizons dont aucun ne ressemble à l'autre, et qui luttent de grandeur et de beauté, s'épanouit comme un large nid d'aigle la Campagne romaine, reste éteint de plusieurs volcans, solitude vaste et sévère, prairie sans ombre, où les ruisseaux rares creusent le sol et s'y cachent avec leurs saules, où les arbres qui se dressent çà et là sont sans mouvement comme les ruines que l'œil découvre partout, tombeaux, temples, aqueducs, débris majestueux de la nature et du peuple romain, au milieu desquels la Rome chrétienne élève ses saintes images et ses dômes tranquilles. Que le soleil se lève ou qu'il se couche, que l'hiver ou l'été passent là, que les nuages traversent l'espace ou que l'air y prenne une suave transparence, selon les saisons et les heures, tout change, tout s'anime, tout pâlit ; une nouveauté sans fin sort de ce fonds immobile, semblable à la religion dont l'antiquité s'allie à la jeunesse et qui emprunte au temps je ne sais quel charme dont elle couvre son éternité. La religion est le caractère de cette incroyable nature : les montagnes, les champs, la mer, les ruines, l'air, la terre elle-même, mélange de la cendre des hommes avec la cendre des volcans, tout y est profond, et celui qui se promenant le long des voies romaines n'a jamais senti descendre dans son cœur la pensée de l'infini communiquant avec l'homme, ah ! celui-là est à plaindre, et Dieu seul est assez grand pour lui donner jamais une idée et une larme."

A présent que nous avons devant nous cette Rome aussi étonnante et inexplicable pour le philosophe qu'elle est merveilleuse et divine pour le chrétien ; à présent que nous avons devant les yeux l'admirable histoire de sa constitution, de ses obstacles et de ses triomphes ; à présent que nous touchons de la main, pour ainsi dire, les lieux, les choses et les hommes, nous allons la voir vaincre de nouveau le monde, par la seule force de sa sagesse divine, de la prudence et du courage incomparables et providentiels de ses pontifes. Ils ont traversé les siècles, sans appeler ni hâter les événements ; bien différens des autres hommes qui usent en pure perte leur esprit et leur vie à prétendre créer le monde et l'avenir. Ils ont attendu impassibles au milieu des agitations de tous les âges, confians en la Providence, patients comme Dieu : *patiens quid æternus* ; forts et immuables comme lui : " Si une seule fois le vicaire de Jésus-Christ eût manqué par faiblesse à sa mission, nul ne peut dire, humainement parlant, ce qui serait arrivé. Mais dans cette longue généalogie de la papauté, il ne s'en découvre pas un seul qui ait été assez lâche pour vendre la vérité à la puissance séculière. Les évêques d'Angleterre ont livré l'Eglise catholique à Henri VIII ; une partie des évêques de Suède a livré l'Eglise catholique à Gustave Wasa ; les évêques de Russie ont livré l'Eglise grecque à Pierre 1<sup>er</sup> ; beaucoup de prêtres et d'évêques ont succombé dans les cours à la crainte et à l'espérance : jamais un pontife romain ! Ils ont ordinairement poussé la condescendance jusqu'à ses dernières limites ; ils ont négocié, supplié, attendu, profité de toutes les conjonctures, afin que l'heure venue, ils pussent souffrir sans reproche et présenter à Dieu dans toute sa pureté le spectacle de la justice humble et dénuée aux prises avec la force et l'orgueil. Il y a dans le courage à subir le sort

que l'on s'est attiré une noblesse qui ramène les cœurs ; mais quand une patience angélique a précédé un courage d'airain, et que ces deux caractères viennent à tomber du ciel sur le même front avec la majesté du malheur et des années, cela produit quelque chose qui émeut de soi les entrailles, et dont nulle gloire ne peut contre-balancer sur les hommes l'infaillible effet. Notre génération en a été témoin. Il plut à la Providence, pour humilier le monde, de rassembler dans un seul homme tout ce que le génie d'un siècle peut faire, et de montrer dans la pipauté sans défense, représentée par un vieillard d'une capacité commune, la supériorité de la foi sur l'intelligence, et la faiblesse des projets personnels comparée à l'accomplissement simple et soumis des projets divins notifiés par la tradition. On sentait dans Pie VII l'homme qui ne peut pas, qui voudrait compatir au génie manifesté par la victoire, mais qui trouve dans la conscience un obstacle invincible à son penchant : son adversaire croyait à son énéce ; il était inexorable autant que maître : on sait que la cendre de Pie VII repose sous le dôme de St-Pierre, et que celle de Napoléon fut vingt ans abandonnée sur un rocher de l'Atlantique : c'était un de ces momens que j'ai dit, où le temps se rencontre avec l'éternité.

« Non, quand je ne croirais pas, quand jamais un rayon de la grâce divine n'eût illuminé mon entendement, je baiserais encore avec respect les pieds de cet homme qui, dans une chair fragile et dans une âme accessible à toutes les tentations, a maintenu si sacrée la dignité de mon espèce, et fait prévaloir pendant dix-huit cents ans l'esprit sur la force.... Mais Dieu seul a fait celle-là, seul il en émit capable, et nous catholiques qui le croyons, avec quel amour ne devons-nous pas regarder la chair où s'est visiblement accomplie cette parole d'une familiarité créatrice : *Tu es pierre, sur cette pierre je bâtirai mon Eglise !* »

(A continuer.)



#### HOTEL-DIEU DE MONTRÉAL.

Nous avons la consolation d'annoncer au public que ce charitable établissement va prendre un nouvel accroissement. Les saintes filles qui en ont la direction sont en voie de construire une aile de plus à leur Hôpital, de 130 pieds de longueur sur 30 pieds de profondeur ; ce qui leur permettra d'offrir aux pauvres malades quatre nouvelles salles d'environ 50 pieds chacune. Depuis longtems leur cœur, si compatissant et si charitable, se brisait de douleur en voyant ce grand nombre de misères et de souffrances, auxquelles elles ne pouvaient accorder ni soulagement ni asile. Il fallait de plus nombreux sacrifices, de nouveaux dévouemens à ces âmes généreuses. Elles vont donc enfin se trouver heureuses ; elles pourront soulager soixante malades de plus qu'aujourd'hui. Mais pour mieux comprendre leur grande charité, souvenons nous qu'en multipliant le nombre de leurs malades, elles ne multiplient par les membres de leur communauté ; au contraire, elles en destinent plusieurs, comme l'on sait, à fonder à Kingston une nouvelle maison. C'est leur charité qui s'agrandit et se multiplie, comme pour montrer au monde, qui la méconnaît peut-être, les merveilles qu'elle seule peut enfanter.—A cette occasion il ne sera pas hors de propos, d'offrir à nos lecteurs la courte notice suivante.

NOTICE ABRÉGÉE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE  
**M. JEROME LE ROYER DE LA DAUVERSIÈRE,**  
 FONDATEUR DE LA CONGREGATION DES  
 RELIGIEUSES HOSPITALIÈRES DE ST. JOSEPH,  
*mort à La Flèche le 6 novembre 1659.*

Il est consolant de pouvoir, dans le tems où nous vivons, arrêter ses regards sur ces généreux dévouemens dont nos yeux nous ont donné de si fréquens et de si beaux exemples. On se sent, en quelque sorte, animé des mêmes desirs du bien, embrasé du même feu de la charité, quand on parcourt les pages admirables de la vie de ces hommes héroïques, qui ont accompli tant de difficiles et de sublimes sacrifices. A ce spectacle l'âme s'agrandit et s'élevé, le cœur est inondé de je ne sais quelle douce volupté ; on oublie qu'on vit dans un siècle d'amour propre et de vil intérêt ; l'hoisson semble s'étendre, l'atmosphère se purifier ; on respire plus à l'aise, le jour est plus serain, le ciel est plus beau. Il est si pénible en effet, d'avoir sans cesse sous les yeux le triste tableau de ce froid égoïsme, qui est devenu comme la loi de presque tous les hommes ; de cette concentration de toutes les affections du cœur dans ce moi individuel ; de ces efforts mesquins d'une philanthropie, qui n'est point la charité, et qui ne produit rien de beau, rien de noble, rien de grand, j'allais dire rien d'utile ; parceque ce sont là les œuvres de l'homme, de l'homme orgueilleux et faible, de l'homme prétentieux et raisonneur, de l'homme au cœur duquel il n'y a point de croyance, peut-être point de Dieu : tandis que la charité c'est l'oubli, c'est l'anéantissement du moi humain ; c'est la concentration des puissances de l'âme dans l'amour des autres hommes ; la charité, c'est la vie, c'est Dieu. *Deus caritas est.*

Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs l'esquisse d'une vie toute entière dévouée à la charité.

M. Jérôme le Royer de la Dauversière, receveur des tailles à la Flèche, et conseiller du roi, avait épousé une femme digne de lui, la vertueuse Jeanne de Beaugé. Un zèle ardent pour la gloire de Dieu, une charité sans bornes et une dévotion tendre à la Ste. Vierge furent des vertus que ce saint homme posséda dans un degré éminent. Une circonstance que nous devons signaler, c'est qu'il ne manquait pas de communier à toutes les fêtes de la Ste. Vierge ; et que, de retour dans sa maison, il réunissait chaque fois toute sa famille, et là, en cierge à la main, il récitait la prière suivante qui nous a semblé d'une naïve tendresse et d'une admirable dévotion : “ Au nom du Père, et “ du Fils, et du St. Esprit. Vierge sainte Mère de Dieu, je votre très petit “ serviteur, Jérôme le Royer, prosterné humblement à vos pieds, pressé du “ désir de vous plaire, me confiant en votre maternelle bonté, et reconnaissant “ sans que vous êtes, après Dieu la toute puissante. Aujourd'hui, en présence “ et sous le plaisir de mon créateur et souverain Seigneur votre divin fils ; “ en présence de votre glorieux époux St. Joseph, des saints et saintes nos “ patrons et patronnes, et de toute la cour céleste ; consigne entièrement et “ sans nulle réserve entre vos mains, et moi et tout ce que je possède, pour “ toujours, sans que je veuille jamais en rien reprendre. Ainsi soit-il.” Il est remarquable que la dévotion particulière à Marie fut toujours le caractère distinctif des âmes dévouées aux sublimes sacrifices de la charité. Il y a

dans l'amour, dans le culte de Marie, cette poésie du culte catholique, si je l'ose dire, je ne sais quoi de doux et d'attendrissant qui dispose l'âme à la compassion, aux affections saintes et généreuses, qui lui fait éprouver le besoin du dévouement, le besoin de répandre sur ceux qui souffrent le trop plein de sa tendresse et de son amour. M. Le Royer en fut un nouvel exemple. Dieu le destinait, à son insu sans doute, à devenir le fondateur et le père d'une nouvelle famille destinée elle-même à opérer des merveilles de bienfaisance et de charité. Il lutta pendant longtems contre la pensée que Dieu lui envoya de se consacrer à cette grande entreprise. Il prenait pour une illusion cette idée qui l'obsédait ; il ne pouvait se persuader que le père d'une nombreuse famille, qu'un époux, un homme du monde, chargé d'emplois et d'affaires pût être destiné à des soins, à une œuvre qui semblaient exiger un détachement universel, une liberté sans bornes, un état, une profession qu'il était loin d'avoir. Mais la même voix qui l'avait appelé lui répondait, comme autrefois à Abraham : Tu seras le père d'un grand peuple ; et comme à l'Apôtre : Ma grâce te suffit. Il l'écouta plus attentivement que jamais ; et le jour de la purification de l'année 1630, étant alors âgé de 34 ans, il perçut après sa communion une idée plus vive encore et plus distincte de l'œuvre qu'il devait accomplir. Alors il ne résista plus, et il dit dans un généreux élan de confiance et de dévouement : Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute. Aussitôt le plan et la forme de son institut furent conçus ; il en formula les principaux réglemens et les premières constitutions ; il vit les premiers sujets à y introduire. Puis, ayant obtenu l'approbation et l'encouragement de son directeur, il proposa au conseil municipal de la Flèche de relever le petit hôpital de la ville, qui tombait en ruines, et d'en prendre l'administration ; ce qui lui fut accordé avec empressement. Dès lors, toutes les difficultés s'applanirent sous ses pas. Il dota son hôpital, l'agrandit à ses frais, y bâtit une chapelle qu'il dédia à St. Joseph, en témoignage de sa dévotion à ce grand saint, y établit ses premières filles dont la respectable de la Fère fut, dans la suite, la première mère, y reçut des malades, et consacra à son œuvre, non seulement ses soins et ses affections, mais toute sa fortune, son repos, sa vie même. Malgré une cruelle maladie (il était affligé de la pierre) il parcourait les villes et les provinces, pour y propager sa sainte institution, et il montrait autant de talens et de lumières pour mener à bien toutes les affaires, que de zèle pour entreprendre le bien. Et au milieu de tant de soins et d'embarras il trouvait encore le tems de favoriser d'entretiens spirituels ses chères filles Hospitalières et de vaquer régulièrement à ses dévotions particulières.

Mais le zèle de M. Le Royer ne se bornait plus à la France, et sa charité demandait depuis longtems de nouvelles contrées à secourir. Le Canada eut le bonheur d'attirer ses regards et de devenir l'objet privilégié de sa charitable sollicitude. Dans un voyage qu'il fit à Paris, et où il fit connaissance avec le respectable M. Olier, il acheta l'Isle de Montréal pour 150,000 francs. Il y envoya bientôt une colonie ; mais le but de toutes ses démarches, de tous ses desseins, de toutes ses pensées, l'établissement d'un Hôpital, il ne put de longtems l'atteindre.

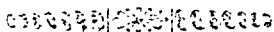
Dieu ménige toujours à ses serviteurs des contractions et des épreuves ; elles ne manquèrent pas à M. Le Royer. En l'année 1659, il croyait tou-



cher au terme de tous ses travaux et de tous ses vœux. Il venait enfin d'équiper un vaisseau pour transporter à Montréal les premières Religieuses Hospitalières qui vinrent en ce pays. Et comme les dépenses énormes qu'avaient nécessitées l'achat de l'Isle, sa colonisation, et ses établissemens, l'avaient endetté, il attendait le retour de son vaisseau pour liquider ses dettes avec la vente de sa cargaison. Ce bâtiment fit naufrage : et M. Le Royer perdit avec son vaisseau toute sa fortune et toutes ses espérances sur la terre. Il supporta ce coup avec le courage d'une grande âme et la résignation d'un vrai chrétien ; il fit à Dieu cette prière : " O mon Dieu ! affligez moi, j'y " consens, mais ne m'accablez pas ; souvenez vous que je ne suis que lui- " blesse ; ne permettez pas que je succombe sous le poids de mon infortune, " et faites que j'en sois seul la victime. Prenez soin de mes enfans, et soyez " désormais leur père ; fournissez leur des ressources ; et ne permettez pas " qu'aucun de mes créanciers soit frustré de ce que je leur dois." Le Sei- gneur en eut pitié : avec le crédit de ses amis il obtint des remises sur les de- miers du roi, et il put satisfaire à tous ses engagements.

Depuis longtems la maladie dont nous avons parlé, jointe aux fatigues des voyages, des affaires, avait miné la constitution de M. Le Royer : Les inqui-études, les austérités achevèrent de la détruire. Il tomba dangereusement ma- lade cette même année 1679 et il mourut le 6 novembre, chargé de bonnes œuvres, plein de mérites, béni de tous, grand devant Dieu et devant les hom- mes. Ses filles de la Flèche le firent inhumer dans la chapelle qu'il avait élè- vée ; et sa mémoire y est conservée avec la plus grande vénération.

Nous demandons à présent aux gens du monde : La gloire qui environne cette belle vie ne vaut-elle pas toutes les gloires de ce monde ? Cette vie là ne vaut-elle pas celle des savans, des conquérans, des puissans, de tous ceux qu'on appelle les grands et les heureux du monde ? Qui ne voudrait avoir ainsi vécu, qui ne voudrait avoir compris comme cet homme de dévoue- ment, que tout ici bas n'est rien sans la charité ?



### D E U X I È M E .

L'union de l'homme avec Dieu, voilà l'essence intime, voilà le commencement, le milieu et la fin de la religion. Cette union s'op-ère par deux voies : ou Dieu descend vers l'homme, ou il élève l'homme vers lui. La descente de Dieu dans l'humanité a son terme le plus sublime dans l'Incarnation ; l'élévation de l'homme vers Dieu aboutit à l'apothéose. L'Incarnation s'est réalisée dans le Christ ; l'apothéose s'accomplit dans les membres du Christ, dans les saints, à la tête desquels apparaît Marie.

Marie est la femme complètement régénérée. L'Eve céleste, en qui l'Eve terrestre et coupable s'est absorbée dans une transfigura- tion glorieuse. De cette apothéose de la femme date l'ère de son affranchissement.

On a remarqué avec raison que l'Panathème originel a pesé plus particulièrement sur la femme, quoique peurtant Eve, en écoutant la

parole de séduction, eût péché, dit saint Ambroise, bien moins par malice de cœur que par mobilité d'esprit. Mais de séduite, elle était devenue séductrice ; elle avait introduit le mal dans le monde terrestre, en corrompant l'homme primordial et universel, qui renfermait en soi tout le genre humain. L'antique idolâtrie naquit par elle : son impérieux caprice fut pour Adam une idole, dont il substitua le culte à l'adoration de la volonté divine, dans le sanctuaire de sa conscience. De là une plus grande part pour la femme dans les souffrances qui forment la longue pénitence de l'humanité. Pour s'être fait adorer par l'homme, elle devint son esclave, et, durant la période d'attente qui précéda l'apparition du Christ, la servitude publique et privée des femmes, servitude que l'opinion, la législation, les mœurs, avaient impitoyablement scellée de leur triple sceau, fut généralement la pierre angulaire de ce que l'on appelait l'ordre social, comme elle continue à l'être dans toutes les contrées qui n'ont pas reçu encore la loi qui affranchit le monde.

Le Christianisme, qui attaqua radicalement l'esclavage par sa doctrine sur la fraternité divine de tous les hommes, combattit d'une manière spéciale l'esclavage des femmes par son dogme de la maternité divine de Marie. Comment les filles d'Eve auraient-elles pu rester esclaves de l'Adam déchu, depuis que l'Eve réhabilitée, la nouvelle *Mère des vivans*, était devenue la reine des anges ? Lorsque nous entrons dans ces chapelles de la Vierge auxquelles la dévotion a donné une célébrité particulière, nous remarquons avec un pieux intérêt les *ex voto* qu'y suspend la main d'une mère dont l'enfant a été guéri, ou celle du pauvre matelot sauvé du naufrage par la patronne des marinières. Mais, aux yeux de la raison et de l'histoire, qui voient dans le culte de Marie comme un temple idéal que le catholicisme a construit pour tous les temps et pour tous les lieux, un *ex voto* d'une signification plus haute, social, universel, y est attaché. L'homme avait fait peser un sceptre brutal sur la tête de sa compagne pendant quarante siècles. Il le déposa le jour où il s'agenouilla devant l'autel de Marie. Il y déposa avec reconnaissance : car l'oppression de la femme était sa dégradation à lui-même : il fut délivré de sa propre tyrannie.

La réhabilitation des femmes, liée si étroitement au culte de Marie, a des harmonies singulières et profondes avec les mystères que ce culte renferme. Marie étant la femme typique dans l'ordre de la régénération, comme Eve avait été la femme typique dans l'ordre de la déchéance, ce qui s'est accompli dans Marie, avec le concours de sa volonté, pour la réparation de la nature humaine, s'accomplit aussi, en des proportions moins hautes, dans la régénération des femmes sous l'empire du Christianisme.

Le crime primitif avait été, sous une de ses faces, un crime d'or-

gueil. " Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette défense : Si vous mangez de ce fruit, vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal ?" Il y eut alors une annonce des mystères de mort, que l'ange des ténèbres vola sous la trompeuse promesse d'une renaissance divine, comme il y eut plus tard une annonce du mystère de vie, faite à Marie par l'ange de lumière, mystère de vie divine, caché sous les voiles d'un enfantement humain. L'orgueil d'Eve, qui s'était approprié la parole de révolte en y consentant, fut expié par la soumission infinie et l'humilité suprême de la réponse de Marie : " Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole."

Le crime primitif avait été, sous une autre face, un crime de volupté : car " la femme vit que cet arbre était bon pour la nourriture, beau à l'œil et d'un aspect délectable, et elle prit de son fruit." Paroles qui indiquent, de quelque manière qu'on les interprète, que l'attrait des sens prédomina et fit passer l'esprit sous le joug du corps. Comme le remède à l'orgueil est l'humble soumission, le remède à la volupté se trouve dans la souffrance volontaire. Mais la souffrance douée de la plus grande vertu d'expiation est la souffrance que la charité anime, la souffrance d'avertie que la charité fait sienne pour la soulager. Marie expia la faute de la voluptueuse Eve par sa participation intime aux douleurs de l'humanité entière. Ce second acte d'expiation est représenté dans la fête de la *Compassion de la Vierge*, comme le premier est représenté dans la fête de l'*Annunciation*.

L'expiation une fois accomplie, l'antique Eve est détruite, l'Eve nouvelle est formée. La déchéance fait place à la glorification, dont la fête de l'*Assomption de la Vierge* est le monument et le symbole.

Ces trois fêtes reproduisent donc les trois moments fondamentaux pendant lesquels s'est complétée, par le concours de la volonté humaine de Marie avec l'action divine, la formation de l'Eve céleste, mère de la femme chrétienne. A ces moments typiques correspondent les trois degrés, les trois phases solennelles de la réhabilitation des femmes. Cette réhabilitation a aussi, à sa manière, son annonce, sa compassion, son assomption.

L'histoire remarque que, lorsque l'Evangile est annoncé au peuple, les femmes montrent toujours une sympathie particulière pour la parole de vie, et qu'elles devancent habituellement les hommes par leur empressement divin à la recevoir et à la propager. On dirait que la docile réponse de Marie à l'ange, *voici la servante du Seigneur*, trouve dans leur âme un écho plus retentissant. Ceci fut préfiguré, dès l'origine du christianisme, dans la personne des saintes amies de la Vierge, qui, ayant devancé au tombeau du Sauveur le disciple bien-aimé lui-même, furent les premières à connaître la résurrection, et l'annoncèrent aux apôtres. La mission des femmes a toujours été

haute dans la prédication du christianisme. Au commencement de toutes les grandes époques religieuses, on voit planer une forme mystérieuse, céleste, sous la figure d'une sainte. Quand le christianisme sortit des catacombes, la mère de Constantin, Hélène, donna à l'ancien monde romain la croix retrouvée, que Clotilde érigea bientôt sur le berceau français du monde moderne. L'église doit, en grande partie, les plus beaux travaux de saint Jérôme à l'hospitalité que lui offrit sainte Paule dans sa paisible retraite de Palestine, où elle institua une académie chrétienne de dames romaines. Monique enfanta par ses prières le véritable Augustin. Dans le moyen âge, sainte Hildegarde, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, conservèrent, bien mieux que la plupart des docteurs de leur temps, la tradition d'une philosophie mystique, si bonne au cœur et si vivifiante, que, dans notre siècle, plus d'une âme, desséchée par le doute, vient se retremper à cette source, et essaie de rentrer dans la vérité par l'amour.

La mission des femmes est moins, en général, d'expliquer la vérité que de la faire sentir. Marie ne révéla pas le Verbe divin, mais elle l'enfanta par la vertu de l'Esprit Saint. Ici on retrouve encore un type du ministère de la femme et du ministère de l'homme, dans la prédication de la vérité, qui n'est que son annonce perpétuée. Pour que la vérité s'empare de nous, il faut d'abord qu'elle soit révélée à notre intelligence ; c'est la fonction particulière de l'homme, parce que la faculté rationnelle prédomine en lui. Et comme la raison, qui *éclaire tout homme venant en ce monde*, est ce qui dépend le moins des diversités intimes qui constituent chaque individualité, comme elle est le lien radical, commun, patent, de la société humaine, le ministère de l'homme, dans l'enseignement de la vérité, est un ministère public qui s'adresse aux masses : à lui la chaire, la prédication dans l'église, la magistrature de la doctrine. Dans la femme prédomine la puissance affective ou le sentiment. Saint Paul semble le reconnaître lorsque, recommandant à deux reprises aux hommes d'aimer leur femmes, comme le Christ a aimé son Eglise, il croit inutile de faire aux femmes un précepte analogue, et se borne à leur prescrire la soumission à leurs maris. Cette prédominance du sentiment détermine la mission propre des femmes ; elle a pour but de faire passer la vérité dans le cœur, de la convertir en amour. Mais le sentiment ne s'enseigne pas, il s'insinue. L'amour, dans l'homme, comme dans Dieu même, ne naît point par voie de révélation ; il procède par voie d'inspiration ; et cette inspiration dépend de ce qu'il y a de plus intime dans l'âme à qui l'on veut faire aimer la vérité ; elle dépend de ces nuances infiniment délicates, de ces mille circonstances presque imperceptibles, de cet invisible réseau d'émotions, de souvenirs, de rêves, d'espérances, qui distinguent tout cœur de tout cœur.

Voilà pourquoi la mission inspiratrice, dévolue à la femme, est une mission privée. Elle s'accomplit particulièrement dans le sanctuaire de la société domestique, dans les confidences, dans l'effusion des âmes, que provoquent l'intimité de la famille, et cette autre parenté qu'on appelle l'amitié, et l'infortune qui cherche des consolations secrètes comme ses plaintes. La prédication de la femme ne se propose point d'ébranler la nature humaine, mais de saisir chaque individualité dans le vif. Elle est moins retentissante sans doute, mais elle est plus pénétrante. La grande voix qui annonce la vérité à travers les siècles se compose de deux voix : à celle de l'homme apparemment les tons éclatans et majeurs ; celle de la femme s'exhale en tons mineurs, voilés, onctueux, dont le silence ne laisserait à l'autre voix que la rudesse de la force. De leur union résulte la majestueuse et suave harmonie.

A CONTINUER.



### LA RESURRECTION.

Du soleil obscurci le disque ensanglanté	Remercient leur Dieu de sa bonté pour
Reprenait lentement sa première clarté :	[ nous,
La terre, sur son axe encore balancée,	Et dans un saint respect, attendaient en si-
Se remettait du choc qui l'avait ébranlée,	[ lence
Et les Juifs, redoutant le bras de Jéhova,	Le moment solennel de notre délivrance....
Se frappaient la poitrine, en quittant golgotha	A l'heure qu'en son cours le globe du soleil
Ils venaient d'assouvir leur fureur déicide,	Allait de la nature éblouir le réveil ; ombres,
Et du sang de l'agneau la terre était humide	Quand les anges maudits, voyant blanchir les
Dans un tombeau de roc, le corps immaculé	Revenaient avec effroi dans leurs cavernes
Par les mains des bourreaux avait été scellé :	[sombres,
Ils voulaient s'assurer tout le fruit de leur	L'éternel, d'un sourire et d'un geste divins,
[crime,	Désigna le Calvaire au cheur des Séra-
Et défendre à la mort de lâcher sa victime !	[phins...
Le Démon, rugissant de crainte et de fureur,	Le Sauveur des humains, heureux de sa vic-
Et fuyant loin des lieux où dormait son vain-	(toire
[queur,	S'élança du tombeau, parmi des flots de
Voyait se refermer le béant précipice	[gloire !...
Qu'il nous avait creusé par son lâche artifice,	A son aspect divin, par l'éclair foudroyés,
A Pentour, tout était calme et silencieux :	Les soldats sur le roc roulet épouvantés.
La terre était en deuil du Monarque des	Et prompt comme l'éclair, déchirant la nuée,
[cieux,	Un messageur divin traverse l'empirée.
Pour la première fois, déposant sa cédère,	Son pied touche à la terre et d'un bras tout
L'éternel du regard pardonnait à la terre ;	(puissant,
De son trône immuable, au céleste séjour,	Il fait rouler au loin le roc du monument.
Il voyait au creueuil le fils de son amour....	Les cieux ont tressailli de fracas du tonnerre
Les Séraphins ravis, les yeux sur le Calvaire	Jusqu'en ses fondemens a fait bondir la terre,
Contemplaient avec lui ce sublime mystère :	Tandis que le vainqueur, brillant de majesté,
Ces esprits bienheureux, sans en être jaloux,	S'éleve dans la gloire et l'immortalité !
S.-O. 28 Mars 1812.	LE SOLITAIRE.



### COSTUME ECCESIASTIQUE.

Autrefois et pendant les premiers siècles de l'Eglise, les ecclésiastiques portaient le même habit que les laïques, sans aucune distinction, car alors ils étaient obligés de se cacher parceque c'était à eux principalement qu'en vou-

naient les persécuteurs du christianisme, ils étaient donc dans la nécessité de ne pas se faire connaître par un habit particulier, voilà pourquoi il n'est pas facile de découvrir la 1<sup>ère</sup>. époque de la défense faite aux Ecclésiastiques de s'habiller comme les laïques. Or l'habit ordinaire des laïques dans ces 1<sup>ers</sup>. tems était l'habit long qui ordinairement descendait presque jusqu'à terre, surtout pour les personnes qui remplissaient les fonctions publiques de l'état. Et, qu'était-ce que cette toge (*toga*) que les Romains portaient en tems de paix ? Qu'était-ce que cette vaste robe dont les sénateurs étaient revêtus ? Qu'était-ce même que ce manteau qui distinguait les philosophes anciens ? Si on de longs et amples habits ; cet usage était donc général pour les laïques, pour les ecclésiastiques et même pour les moines des monastères qui s'élevèrent 1<sup>ers</sup>. en Orient. Mais lorsque dans le 6<sup>è</sup>. siècle arriva l'inondation des barbares dont l'habit court et militaire était le seul vêtement, alors les laïques, sans doute à cause de la nécessité où ils étaient d'être souvent en guerre avec ces barbares, laissèrent l'habit long comme trop embarrassant pour les expéditions militaires ; mais les ecclésiastiques le conservèrent. Quelques uns d'eux cependant ayant voulu s'habiller à la façon de ces peuples étrangers et porter comme eux une longue chevelure, un concile d'Agde tenu en 506 défendit aux clercs de porter des habits qui ne convenaient pas à leur état. Plusieurs autres conciles ensuite firent des réglemens tant sur la forme que sur la couleur des habits des clercs, et ces réglemens étaient alors considérés comme tellement importans que Socrate nous apprend qu'un Evêque de Sebaste en Arménie fut déposé parce qu'il avait porté un habit peu convenable à un prêtre. Le St. Concile de Trente, se conformant aux anciens canons s'est expliqué, suffisamment sur ce sujet, et a fait sentir combien il est nécessaire de maintenir cette discipline respectable. Il est très probable que le blanc a été pendant plusieurs siècles la couleur ordinaire de l'habit ecclésiastique, c'est encore aujourd'hui la couleur affectée au souverain Pontife ; quelques ordres religieux l'ont aussi conservée, mais depuis longtems le noir est la couleur adoptée par l'église, pour les ecclésiastiques. Quant à la forme, l'habit ecclésiastique a varié selon l'exigence des tems et des lieux, mais généralement cet habit doit être long et descendre jusque sur les souliers, puisque dans les canons la soutane est nommée *vestis talaris* ; et on ne peut pas nier que pour un ecclésiastique l'habit long n'ait beaucoup plus de décence et de dignité que l'habit court. C'est pour cela que même encore aujourd'hui les juges et les magistrats sur les sièges où ils administrent la justice se revêtent de cette robe longue et respectable afin de donner plus de gravité à l'exercice de leurs hautes fonctions. Les hommes de loi, qui pour cela s'appellent hommes de Robe, les souverains eux-mêmes dans la plus belle et la plus solennelle occasion de leur règne, au jour de leur sacre, sont revêtus de ce vaste manteau royal qui semble être l'emblème de l'étendue de leurs pouvoirs. D'ailleurs, qui ne voit au premier coup d'œil que pour maintenir l'ordre et la beauté de la discipline ecclésiastique il était à propos de régler tout ce qui se rattachait à la vie extérieure des clercs ? aus-i de tout tems l'église catholique dans sa prévoyante sagesse a étendu sa sollicitude jusque dans les plus menus détails sur ce point important. Delà les divers décrets des Pontifes Romains, les réglemens des conciles provinciaux, les ordonnances des Evêques sur la conduite,

sur les voyages, sur les habits et même sur les cheveux des ecclésiastiques ; delà encore les règles des différens ordres religieux qui descendent jusque dans les plus petits détails, afin d'obtenir par l'uniformité d'extérieur et de conduite, l'unité d'esprit, de progrès et de puissance qui mène à la perfection. Cette vérité est si frappante que même les hommes du monde ont jugé qu'il était nécessaire d'imposer un costume uniforme à toute fraction de la société constituée en corps et tendant à un but commun, à leurs soldats, à leurs collèges, à leurs académies, et cela pour les animer d'un même esprit, conserver l'unité de puissance et d'action. Combien mieux encore des ecclésiastiques doivent-ils estimer et regarder comme nécessaire la même uniformité extérieure qui devient pour eux comme un signe de ralliement et tend à affermir l'unité du corps de la société. Or nulle part, peut-être, le clergé ne semble mieux comprendre cette vérité qu'en ce pays. On voit, sans une seule exception, tous les ecclésiastiques porter en tout tems, en toute circonstance cet habit si noble, si respectable, cette toge religieuse, la soutane qu'orne avec tant de grâce la ceinture qui ne les quitte jamais. Mgr. de Montréal se dispose à compléter ce costume en adoptant immédiatement pour lui et pour le clergé de sa cathédrale le chapeau ecclésiastique, vulgairement nommé *Tricorne*, au lieu du chapeau rond ordinaire, le manteau romain, et peut-être même le collet romain, au lieu du rabat. En introduisant ce changement, ou plutôt ce complément dans le costume ecclésiastique, Mgr. laisse à la volonté de chacun de l'imiter et ne veut l'imposer à personne. On sait qu'en Europe le tricorne et le manteau sont universellement portés par les ecclésiastiques.



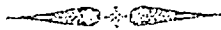
Les lignes qui suivent et que nous empruntons à *l'Univers*, nous ont paru d'un tel à propos que nous avons cru devoir les insérer dans notre journal.

« Les journaux *virtueux* commencent à s'émouvoir de la réprobation qui tombe du haut des chaires épiscopales sur les mauvais livres et sur les mauvaises doctrines. Jusqu'ici, le christianisme s'était contenté de gémir sur les attaques dirigées contre la religion, soit par ces journaux inconsiderés, soit par des écrivains ignorans, soit par des professeurs médiocres. Aujourd'hui il soufle, par la bouche de ses évêques, sur ce tas d'absurdes impiétés, et les catholiques, qui n'ont pas cessé de se délier de ce que la fausse sagesse des hommes bâtit à côté de la vraie sagesse de Dieu, seront au moins avertis des dangers que court la jeunesse studieuse, et auxquels les esprits cultivés eux-même n'ont pas le bonheur d'échapper toujours.

C'est une ère toute nouvelle que celle qui s'ouvre par la prédication des évêques contre les doctrines impies. La société qu'on appelle civilisée n'avait aucune loi pour défendre la religion, c'est-à-dire l'intérêt le plus précieux et le plus sublime de l'homme. Un marchand trouvait des sergens de ville pour protéger sa boutique, un propriétaire trouvait des gendarmes pour protéger son champ, chaque citoyen trouvait des tribunaux pour protéger sa réputation et son honneur : le chrétien seul ne trouvait personne pour protéger sa croyance, et à moins de scandales bruyans et intolérables, il était loisible au premier journal, au premier écrivain, au premier professeur venu, d'attaquer la religion de l'immense majorité des Français, sous le prétexte plaisant de la liberté de conscience !

“ Les évêques, ces gardiens sévères et vigilans de la foi, ont jugé convenable d'entrer dans la lice, et d'éclairer les catholiques sur les doctrines dangereuses. Grâce leur en soient rendues au nom de tous les amis de la morale, qui n'a d'autre base que la religion ! Mgr. l'évêque de Chartres aura eu l'honneur de donner le signal et de frapper le premier coup, un coup redoutable.

“ Cette intervention des évêques ne sera pas un obstacle aux études philosophiques ; la raison humaine, tant qu'elle reste droite, n'a rien à craindre de la religion. Seulement, les doctrines insensées, les écrivains sans principes et sans savoir, les professeurs médiocres, petits docteurs qui étiquent les grandes choses, tous ces esprits étouffés qui ne peuvent pas s'élever aux régions lumineuses de la religion et de la philosophie, seront ramenés au vrai dont ils s'écartent, ou parce qu'ils ne le comprennent pas, ou parce qu'ils le repoussent. Tous les hommes sensés, même les protestans, devront applaudir à cette apologie du christianisme contre les nouveaux idolâtres de la société corrompue au sein de laquelle nous vivons ; car les mauvaises doctrines sont les ennemies de la famille, autant que de la religion, et il n'y a pas de mœurs et d'honnêteté sans croyances.”



Parmi les cardinaux promus dans le consistoire du 24 janvier se trouve le cardinal Acton, d'origine britannique et fils de l'ancien ambassadeur d'Angleterre auprès du gouvernement napolitain. Tout le monde comprend combien cette promotion est importante pour nous et pour tout l'empire britannique. Car voilà un homme spécialement dévoué et engagé, en quelque sorte, à favoriser les intérêts catholiques auprès du St. Siège et dans toutes les possessions anglaises. C'est en même temps de la part du St. Siège un acte de haute politique que d'avoir élevé au rang de prince de l'église un sujet britannique, et nous espérons que cette haute faveur ne contribuera pas peu à applanir les obstacles qui se trouvent encore sur le chemin du catholicisme en Angleterre. Son Eminence le cardinal Acton a bien voulu écrire à Mgr. de Montréal le jour même de sa promotion la lettre que l'on va lire et qui garantit tout ce qu'on devait espérer de la promotion de Son Eminence.

Monsieur,

C'est avec un vrai plaisir que je me souviens du zèle et de la sollicitude avec laquelle le Cardinal Weld d'heureuse mémoire se dédiait toujours aux intérêts de la Religion dans les Colonies Britanniques. Je voudrais unir aux mêmes sentimens de sympathie envers Votre Grandeur, et envers tous mes frères unis à votre sainte protection, des vœux proportionnés à la dignité sublime à laquelle Sa Sainteté a daigné m'élever dans le Consistoire de ce jour ; et je prie Notre Seigneur de me donner la grâce d'être le successeur du zèle et de la charité du Cardinal Weld, non moins que l'héritier d'une charge rendue si digne de vénération par les vertus qui la décoraient. Pendant que je déclare la sincérité avec laquelle je fais à Votre Grandeur l'offre de mes services, je me recommande instamment à vos prières. Permettez que je me proteste.

De Votre Grandeur  
Collaborateur dévoué  
Et frère en J. C.  
C. CARP' ACTON.

Rome ce 21 janvier 1842.  
Monsieur Bourget  
Evêque de Montréal.



Dans notre numéro du 21 janvier dernier, nous donnâmes sur l'examen des élèves du couvent de St. Hyacinthe le rapport d'UN ASSISTANT qui, tout en louant la perfection de l'enseignement et la rapidité des progrès dans toutes les branches de cette Institution, regrettait que la langue anglaise n'y fût pas enseignée. Cette lacune vient d'être comblée : une excellente maîtresse d'anglais vient d'être attachée à l'établissement qui, désormais n'aura plus rien à envier aux autres pensionnats de ce pays.



On lit dans l'*Institut catholique* de Lyon :

“ Nous tenons d'une source certaine que le Souverain-Pontife a reçu une lettre d'un membre de l'université d'Oxford dans laquelle, au nom de plus de cent de ses collègues, celui-ci exprime avec quelle ardeur on soupire en Angleterre après ce retour à l'unité que tout nous fait présager. ”

—“ Mgr. Dupuch a passé dans nos murs, se rendant à Alger ; il a reçu du gouvernement l'autorisation et les fonds nécessaires pour faire construire dix nouvelles églises dans l'Afrique française. Une somme de 350,000 francs est en outre affectée à l'agrandissement de sa cathédrale.—Le grand séminaire, et, malgré les obstacles, le petit séminaire d'Alger, qui ne pouvait compter que douze élèves, ont été reconnus légalement. Monseigneur l'évêque doit bientôt se rendre à Rome, et nous espérons qu'il passera encore à Lyon dans quelques mois.

—“ Des lettres récentes de l'Inde annoncent que la foi continue à y faire des progrès. Mgr. l'évêque d'Agra, convaincu que ces progrès seraient encore plus rapides s'il pouvait procurer aux femmes indiennes des institut ons chrétiennes, s'est adressé au chef de l'Eglise pour demander le puissant secours au dévouement de quelque congrégation religieuse d'Europe. Le Pape a jeté les yeux sur Lyon, berceau de l'œuvre de la Propagation de la Foi, mère d'une légion qui fournit d'intrépides apôtres à toutes les missions Et l'Eglise de Lyon a trouvé dans son sein de courageuses filles qui ne le cèdent pas en dévouement à ses prêtres. Les Dames du Cœur de Jésus et de Marie, qui dirigent avec tant de succès un pensionnat et une Providence sur le plateau de Pourvières, ont accepté avec empressement cette noble et périlleuse mission. Six sujets de cette maison s'embarqueront dans peu de jours à Marseille pour se rendre à Calcutta par la mer Rouge. Ce qu'il y a d'admirable dans cette petite colonie, c'est qu'elle sera composée de deux Françaises, deux Espagnoles, une Allemande et une Anglaise. Ainsi seront représentées les quatre grandes nations de l'Europe. Oh ! si les liens qui unissaient jadis ces nobles nations n'avaient pas été brisés par Luther, et qu'elles se fussent réunies à ces généreuses femmes pour propager l'Evangile, nous n'aurions pas la douleur de voir encore après dix-huit siècles des peuples nombreux assis à l'ombre de la mort dans les ténèbres de l'idolâtrie.

“ Quand verrons-nous la grande famille européenne, déposant ses vieilles discordes, s'unir dans le sein de la même foi et de la même charité pour son bonheur et celui de l'humanité tout entière ? ”